

LE TEMPS

festival Lundi30 mars 2009

A Cully, Heidi Happy épie

Par Arnaud Robert

Premier week-end marqué par la chanteuse lucernoise

Il aurait fallu parler du rhum blanc, servi par petit verre, dans les loges de Tcheka, après un concert d'île rouée; ils étaient nombreux vendredi pour Tcheka, pour Lenine, sous chapiteau, à déguster guitare après guitare un Cap-Vert sans Cesaria Evora, un Brésil sans plume ni carnaval, juste épicé d'un rock'n'roll de poète sybarite. Il aurait fallu mentionner aussi Brad Mehldau, tout seul dans un temple, vers minuit, pour deux heures de jazz militant, de rébellion silencieuse. Et puis les jams qui s'enfouissaient jusqu'au bord de l'aube.

On n'aurait pas aimé partir sans conter encore le récital de Sylvie Courvoisier avec Mark Feldman, des chansons de Zorn, des chansons propres, un piano qui se préparait sur un violon de klezmer métropolitain. Tout se tramait alors dans le microcosme du duel amoureux. Cela est plus encore, dans ce premier week-end à Cully. Cela est plus encore, renversé par une jeunette, vers 16 heures dimanche, enfilée dans une robe à pli de Scopitone endolori. Elle s'appelle Heidi Happy. Vient de Lucerne. On ne lui donne pas d'âge. Ses nattes, ses jambes qui guignent, disent l'enfant. Mais la voix a déjà des hivers sagaces.

Heidi Happy est venue dimanche accompagnée de sa bonne réputation; proche de Sophie Hunger, plein de scènes en Hollande, en Suisse allemande. Heidi est happy. Elle taille de mini-complaintes – pas plus de deux minutes, cela repose – qui croulent sous les bonnes idées. Un quatuor à cordes, avec une grosse basse de Blue Note remasterisé. Un trombone, systématiquement doublé par une bouche qui crépite. Des orgues à souffle, des carillons de bambin, une guitare Gibson qu'elle ajuste comme la harpe d'une muse esseulée au Moyen Age. La main dans le vent. Heidi a l'air d'arriver de loin.

Sophistication gracile

Elle ressemble à Joni Mitchell en 1965, pas plus tard. Des ardeurs de folkeuse qui craint encore la ville, les mots, le son. Elle se débat dans un anglais heureux, grisé, avec des mines pataudes et des gestes dont la séduction même ne paraît pas mesurée. Il faut trois pas sur cette scène trop petite – plafond trop, trop haut – du Next Step. Heidi vous apaise. Elle est la seule chanteuse capable de peser sur une pédale toutes les cinq minutes, convoquer les enregistrements redoublés de sa propre voix, sans charger le spectateur de la technicité de son ouvrage.

Elle survole tout. La sophistication gracile de ses arrangements. L'uniformité apparente de ses mélodies qui prendront bientôt leurs aises pourvu qu'on lui laisse le temps de s'étoffer sans la surcoter d'emblée. Heidi Happy a chanté quoi, une bonne quinzaine de chansons en un peu plus d'une heure de concert. Son répertoire entier. Répété parfois, à la demande générale. Ce qu'on aime chez elle, ce n'est pas cette folk patinée, maligne, qu'on nous sert inmanquablement ces temps-ci. Mais la sensation que l'exigence, chez Heidi, va plus loin qu'une guitare, un timbre légèrement fissuré et des minauderies. Elle regarde au-delà de ce qu'on attend déjà d'elle. Heidi épie.

LE TEMPS © 2009 Le Temps SA